

ARMEMENTS COMPARES

La place de l'armement dans les sociétés antiques est loin d'avoir été négligeable : selon certains historiens, près du quart de la société gauloise de la fin de l'âge du fer (Tène D -150 à -30) détenait un armement.(1)

Cet accès aux armes commence d'ailleurs à un âge précoce : plusieurs découvertes tendent ainsi à démontrer qu'en Gaule il pourrait avoir débuté vers 14 ans, voire moins...(2) Il n'est donc pas étonnant que les Gaulois aient eu recours à une panoplie d'armes complète dont les caractéristiques générales sont fixées depuis le -V^e siècle. Des armes considérées par les gaulois comme des biens précieux, chargées de symboles familiaux, qui se transmettent parfois sur plusieurs générations.

Des armes gauloises diversifiées



Casque gaulois découvert à Alésia

En ce qui concerne la définition d'un profil type d'équipement pour le guerrier gaulois du -I^{er} siècle, rien ne va dans le sens d'une dotation qui serait standardisée. D'une part, aucun principe d'uniformisation n'existe, de l'autre, s'ajoutent des différenciations matérielles traduisant le niveau social du combattant tant au niveau esthétique qu'en termes de qualité. Un caractère commun sera par contre trouvé dans la tenue vestimentaire au travers de vêtements typiquement gaulois, à petits carreaux multicolores, à savoir le *cucullus*, un manteau court avec capuche, le *birrus*, un manteau plus court (3), le *sagum*, ou saie, entre le manteau et la tunique (4), et pour les pantalons, les fameuses braies. Sur ces tenues, pour ceux qui en ont les moyens, une cotte de maille assure la protection de la partie

supérieure du corps (5) avec un ceinturon qui pour les plus aisés est en or ou en argent.(6) Au chapitre de l'équipement, qui est à la charge du combattant, figure tout d'abord le casque avec des profils qui ont évolué au fil du temps et dont l'aspect signale là encore le niveau social. A l'époque de Vercingétorix il se présente sous la forme d'une simple calotte de cuir, ou de « bol renversé » en métal, matelassé à l'intérieur, avec ou sans protège-joues, entouré d'un léger rebord pour les uns, et pour d'autres, surmontés de panaches ou ornés d'animaux, de cornes et autres motifs. Ensuite, le bouclier (*talos?*) (7), en aulne, en chêne, ou encore en osier tressé, comme chez les Atuatuques (*B.G.II.33*), qui équipe le fantassin mais aussi le cavalier : il est de forme proche de l'ovale pour devenir progressivement rond à l'extrême fin de l'âge du fer, dans une configuration probablement plus aisée pour le combat de cavalerie. Sa surface est recouverte de peaux ou de pièces de métal pouvant porter des décors et signes distinctifs colorés. Il comporte aussi d'autres parties métalliques : l'*umbo* central convexe, qui protège la cavité recevant la main du combattant et un rebord de métal, partiel ou total, destiné à renforcer la périphérie du bouclier, l'ensemble de ces éléments permettant d'asséner des coups lors des mêlées. Sur le plan offensif, l'épée à double tranchant (*cladio*), portée dans un fourreau métallique en position inclinée, constitue l'arme du guerrier gaulois par excellence, mais sa longueur s'avère aussi encombrante sur les petits chevaux celtes que dans les combats rapprochés, en particulier lorsque les Romains utilisent le *gladius*, plus court. Pour la période de la guerre des Gaules, deux longueurs d'épée coexistent, l'une réservée au combat au sol, l'autre au combat monté. Mais conçues pour frapper plus de taille que d'estoc ces épées se révèlent moins dangereuses si le bouclier adverse est bien utilisé. Une illustration particulièrement réaliste de cet aspect, ainsi que du contexte général des corps à corps, est donnée par l'historien grec Denys d'Halicarnasse (8), dans la seconde moitié du -1er siècle, lorsqu'il évoque l'acharnement des combats opposant Gaulois et Romains en -367 :

La façon de combattre des Barbares, qui tenait dans une large mesure de celle des bêtes sauvages ou des fous, avait un caractère désordonné et dépourvu de science guerrière : tantôt levant très haut leurs armes, ils frappaient sauvagement, en accompagnant les coups de tout leur corps, comme le font les bûcherons ou les piocheurs, tantôt, ils portaient des coups au hasard en oblique afin de fendre le corps de leur adversaire, cuirasse comprise ; ensuite, ils ramenaient la pointe de leur fer. Au contraire, le combat des Romains et la technique qu'ils opposaient aux Barbares, alliaient expérience et grande sécurité : alors que les autres étaient encore en train de lever leurs armes, les Romains plongeaient sous les bras de l'adversaire, en tendant leur bouclier au-dessus d'eux, puis se ramassaient sur eux-mêmes en arrondissant le dos, de sorte que les coups de l'ennemi, rendus trop élevés, perdissent toute efficacité en portant dans le vide, tandis qu'eux-mêmes, pointant leur épée, frappaient les Gaulois à l'aîne, entaillant leurs flancs, et transperçant leur poitrine jusqu'aux viscères. Quand ils remarquaient que certains protégeaient ces parties du corps, ils leurs sectionnaient les tendons des genoux ou des chevilles et les renversant à terre, tandis que ceux-ci rugissaient, mordaient leur bouclier et poussaient des cris ressemblant aux hurlements des bêtes sauvages. Leur efficacité mit hors de combat nombre de Barbares aux membres disloqués sous les coups ; quant aux armes (des Gaulois), les unes étaient émoussées, les autres étaient cassées, les autres enfin inutilisables. En effet, en plus du sang coulant des blessures, la sueur qui ruisselait des corps ne permettait ni de garder en main les épées, ni de tenir les boucliers, car les doigts glissaient autour des poignées sans pouvoir assurer fermement leur prise.

Un autre témoignage plus ancien, celui de Polybe (9), va dans le même sens : « *Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportaient la victoire. Ils avaient à la vérité, comme eux, des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services : celles des Romains taillaient et perçaient, alors que les leurs ne frappaient que de taille* ».

Parallèlement à l'épée, la lance, la *lancea*, occupe elle aussi une grande place dans les affrontements, elle mesure entre 2 m 50 et 3 m et comporte un fer de 40 à 80 cm selon les modèles : elle est plus destinée au coup direct qu'au jet et sert aussi bien à un fantassin qu'à un cavalier. En ce qui concerne le lancer, plusieurs types de javelots, plus légers que les lances, existent, compris entre 1 m 40 et 2 m de longueur, l'un appelé *gaiso*, en fer forgé d'un seul tenant, présent à raison de deux exemplaires par combattant, l'autre, de type *tragula*, à disposition du fantassin ou du cavalier, par botte de plusieurs unités. C'est cette dernière arme munie de courroie de propulsion qui a contribué à décimer les légionnaires des 15 cohortes encerclées à *Atuatuca* en -54 (*B.G.V.35*), leur portée, de 25 à 30 m, pouvant par ce moyen être multipliée par trois... Enfin, autre lance, la *matara*, qui possède une lame plus large améliorant la stabilité dans l'air : ils ont notamment été utilisés par les Helvètes en -58 (*B.G.I.26*). Parmi les armes de jet figurent bien entendu les arcs, mais les caractéristiques de ceux-ci ne nous sont pas parvenues, si ce n'est que la hampe est probablement en bois d'if et que les pointes de flèche retrouvées, notamment à *Alésia*, montrent une barbelure. On ajoutera encore le recours à la fronde et aux jets de pierres, comme lors du siège de *Bibrax* en -57 (*B.G.II.6*), de celui du camp de Cicéron en -54, avec des billes d'argile chauffées au rouge (*B.G.V.43*), ou encore la même année, de l'attaque du convoi d'*Atuatuca* quand, avant de mourir, le légat Cotta reçoit une balle de fronde au visage (*B.G.V.35*).

Il faut noter aussi que ces armes de jet se sont beaucoup développées au -1er siècle car elles avaient l'avantage de maintenir l'ennemi à distance et permettaient d'infliger des pertes sans l'inconvénient majeur du corps à corps appliqué par les Gaulois dans leurs traditionnelles charges massives.(10)

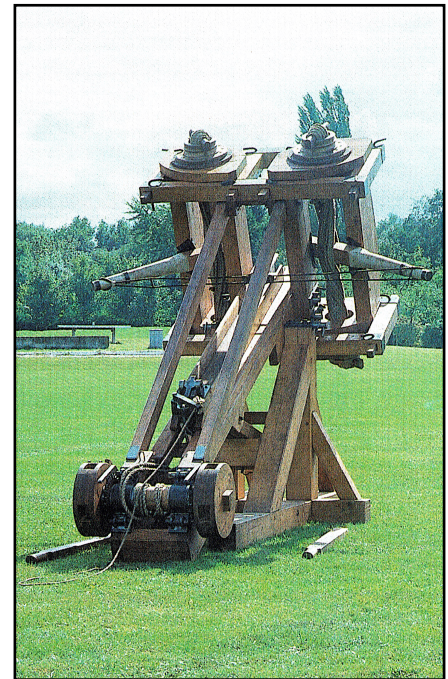
De l'armement individuel à l'artillerie

Quant aux Romains, l'équipement est en général bien connu, sauf paradoxalement pour le milieu du -1er siècle, notamment en raison de l'insuffisance des sources antiques pour cette période et du manque de fouilles concernant les sites militaires de la République.(11) En outre, l'habitude des légionnaires de se doter d'armes prises à l'ennemi est source de confusion pour l'identification des casques, pointes de flèches ou lances. Fort heureusement, un site comme celui d'*Alésia*, dont l'authenticité est aujourd'hui scientifiquement établie, a pu apporter des témoignages précieux pour la connaissance des matériels militaires de cette période en dépit du fait qu'à l'issue des conflits les armes étaient aussi récupérées au sol après la bataille. On sait qu'un demi-siècle auparavant, avec la réforme de Marius, l'équipement défensif du légionnaire césarien, acheté avec une partie de sa solde, a été marqué par une

diversification et un volume accru de production. Les armures souples, la cotte de maille (*lorica hamata*) ou rigides, la cuirasse (*lorica squamata*) sont portées toutes les deux sur une tunique à manche courte. La première, annulaire, est la plus fréquente et protège jusqu'aux cuisses, la seconde, composée d'écaillés de fer, diminue en revanche la mobilité du combattant et ne semble pas avoir été courante. Une autre variété de cuirasse, cette fois moulée, reproduit un torse : elle est l'apanage des officiers. Le casque du légionnaire, la galea, en forme de « coque renversée », proche de celui porté par les Gaulois, correspond principalement mais non exclusivement, à deux types : celui dit de « Mannheim », d'environ un kilo et sans bouton au sommet, et celui dit de « Coolus », entre 500 et 800 grammes, avec bouton sommital. Une forme légèrement plus conique, déjà présente aux -IV^e et -III^e siècles, dite de « Montefortino », semble encore avoir existé à cette époque. Des panaches, détruits par le temps, ont aussi surmonté certains casques afin de rendre le soldat plus imposant. Le bouclier, le *scutum*, convexe et de forme proche de l'ovale, comporte le plus souvent un *umbo*. Il est composé de deux, voire de trois épaisseurs, comme l'exemplaire de la période césarienne le mieux conservé, le bouclier dit d' « El fayoum », en Egypte.(12) Ces boucliers sont revêtus de toile, puis de cuir de boeuf peint et possèdent une arête centrale qui les renforce, la *spina*. Lors des déplacements, il sont placés dans des housses, comme l'indique d'ailleurs César à l'occasion de la bataille du *Sabis* (*B.G.II.21*). En matière offensive, *gladius* et *pilum* représentent la dotation de base du soldat romain. Le glaive, protégé par un fourreau en bois, parfois décoré, est relié par un baudrier à un ceinturon de cuir le *cingulum* : il permet de frapper de taille mais surtout d'estoc avec une grande efficacité, en priorité le bas du ventre et les membres inférieurs. A noter que la diversité des modèles rencontrés, sans doute imposée par la spécialisation des combattants, nuit à la définition d'une arme standard pour les glaives de la République.(13) L'autre arme de prédilection, le javelot, d'une portée d'environ 30 m, comportait au -II^e siècle deux modèles, lourd et léger, d'à peu près 2 m de long, simultanément détenu par le légionnaire.(14) Comme pour le glaive, il n'existe pas de modèle standard. Le fer, particulièrement fin, pourvu d'une pointe en forme de feuille ou lancéolée, voire pyramidale, est aussi long que la hampe, elle même munie d'un talon métallique qui permet de la fixer au sol ou, si le *pilum* n'a pas été lancé auparavant, de combattre au corps à corps dans les mêlées.

Selon Plutarque, ce *pilum* amortit même les frappes verticales de taille lorsque le légionnaire le brandit sous l'épée adverse.(15)

On n'insistera d'ailleurs jamais assez sur le rôle primordial de cette arme qui tout au long des siècles a largement contribué aux succès romains : dans sa



Reconstitution de catapulte

(Photo Michel Réddé)

première fonction d'arme de jet, le javelot lourd provoque immédiatement des pertes sensibles chez l'adversaire. Sa force de pénétration autorise en effet le percement d'une planche de bois léger de 3 cm d'épaisseur...

Par ailleurs, un dispositif innovant adopté sous Marius ajoute encore à son efficacité : l'un des deux rivets en fer est remplacé par un rivet en bois, qui se rompt lors de l'entrée dans le bouclier adverse et laisse pendre la hampe en bois jusqu'au sol, entravant ainsi le contrôle du bouclier. Le procédé permet de découvrir dangereusement les premières lignes adverses tout en atteignant psychologiquement l'ennemi dès le début de son action. En -58, les Helvètes subissent à leurs dépens les effets de cette technique : « ...ainsi plusieurs, après avoir longtemps secoué le bras, préféreraient-ils laisser tomber les boucliers et combattre à découvert. » (B.G.I.25). Un an plus tôt, en -57, ce sont les Atrébates qui avaient été victimes de ces mêmes javelots : « ...La 9^o et la 10^o légion, lancèrent le javelot ; harassés par la course est tout hors d'haleine, pour finir blessés par nos traits...les Atrébates furent rapidement refoulés de la hauteur vers la rivière. » (B.G.II.23). Autre arme, subsidiaire cette fois, le poignard, la *sica*, dont la lame est généralement comprise entre 15 et 20 cm et qui servira en dernière extrémité, soit pour achever un ennemi, ...soit pour sauver sa vie faute d'autres moyens ; sa généralisation à l'ensemble des soldats pourrait n'avoir été effective qu'au -1er siècle.(16) Pour ce qui touche les alliés, les *socii*, la bataille du *Sabis* confirme la présence de troupes « spécialisées » avec parfois un armement spécifique pour les frondeurs des Baléares ou les archers de Crète, parallèlement aux cavaliers numides (B.G.II.19.24). Enfin, une singularité va distinguer l'armée romaine : l'artillerie. Une artillerie qui propulse des projectiles avec des systèmes de catapultes (voir la partie « Les sièges »), particulièrement adaptés aux sièges, tels que scorpions, lanceurs de flèches, ou balistes projetant jusqu'à 500 m des boulets pouvant aller de 400 g à 4 kg.(17) On le voit bien ici, les deux armées diffèrent sur de nombreux points tout en ayant des équipements individuels globalement proches et, comme on l'a dit, non standardisés. A ce stade, la tentation serait alors forte de vouloir discerner dans ces données les raisons d'une supériorité décisive de l'armement romain. Certes, les Gaulois ont été pénalisés en combat rapproché par leurs propres épées, plus longues et exploitables uniquement « de taille » et, face à leurs premières lignes, composées des meilleurs éléments, par l'avalanche dévastatrice des *pila*. Il n'en reste pas moins que lorsque les conditions tactiques ont pu être réunies, comme à *Atuatuca* ou à Gergovie, aucun différentiel de qualité de matériel n'est intervenu.

Les Gaulois ont compris progressivement qu'il fallait éviter le combat en ligne, limiter le repli en *oppidum*, harceler les convois et priver de ressources l'armada romaine. Certaines de ces options auraient pu être prises avec de meilleures chances dès le début du conflit, notamment grâce à plus grande solidarité entre les peuples, mais ce qui est clairement établi, c'est que la défaite gauloise n'a clairement aucun rapport avec la nature des équipements individuels

NOTES

- (1) Alain Deyber - Les Gaulois en guerre - Errance - 2009 - p.275.
- (2) Tombe de Barbey (77) et sanctuaire de Ribémont-sur-Ancre (80), où sur ce dernier site les individus ont 11 à 15 ans. Il est possible qu'en dessous d'un certain âge, 14 ans ?, ces jeunes garçons aient servi sur le champ de bataille en qualité de servants d'armes, fonction dont on sait qu'elle a existé à cette époque.
- (3) *Birrus* : l'Edit de Dioclétien (+301) précise qu'il est produit principalement par les Nerviens.
- (4) Vêtement encore porté jusqu'au XIX^e siècle dans les Landes et la Bigorre
- (5) Un fragment de cotte de maille (Tène D.2 : -70-30) a été retrouvé dans l'enceinte d'un *oppidum* de 78 ha appartenant au peuple belge des Véliocasses au camp de Mortagne, à Vernon (27). Ces cottes de maille, tout aussi onéreuses, remplacent les cuirasses présentes dès l'âge du bronze et peu à peu abandonnées en Gaule.
- (6) Diodore de Sicile B.H, V,30.
- (7) *Talos* : front, surface, mais peut-être aussi bouclier selon Xavier Delamarre - Dictionnaire de la langue gauloise - Errance - 2008 - p.287.
- (8) Denys Halicarnasse - Historien grec (v.-60 -8) - Antiquités romaines, XIV,10.
- (9) Polybe (v.-206 v.-124) - Historien grec - Histoire Générale, II,1.
- (10) L'archéologie a permis de constater pour cette période une multiplication des armes de jet dans les offrandes des sanctuaires au détriment des épées, boucliers, lances... - Alain Deyber - Vercingétorix, chef de guerre - Lemme *Edit* - 2017 - p.55.
- (11) Michel Reddé - Alésia - l'archéologie face à l'imaginaire - Errance - 2012 - p.194.
- (12) Le bouclier, probablement en bouleau, composé de fines lattes collées et dépourvu d'éléments métalliques, mesure 1 m 28 sur 63 cm et pèse une dizaine de kilos. L'*umbo* est ici remplacé par une excroissance en forme d'amande. On retrouve exactement le même type de bouclier sur l'autel de Domitius Ahenobarbus, réalisé vers -100 et exposé au musée du Louvre.
- (13) Des épées romaines dans la collection d'Alise Sainte-Reine - André Rapin - Gladius - 2001 - p.37.
- (14) Polybe - Histoire Générale, VI,23.
- (15) Plutarque -vie de Camille, XL,4.
- (16) Marc Landelle - Le légionnaire romain - 1er siècle av.J.C - Lemme *Edit* - 2014 - p.34.
- (17) Marc Landelle - op.cit. p.40.